



INSTANTANÉS

VOIX OFF

Se souvenir de Louis Stettner

JEAN-CHRISTOPHE BÉCHÉT

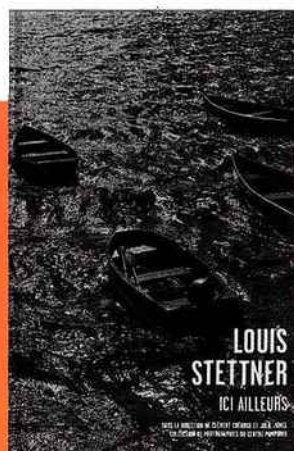
Photographe,
invité permanent
de la rédaction

Le 13 octobre dernier, à l'âge de 93 ans, le photographe Louis Stettner disparaissait. Né à New York, il habitait depuis longtemps en France. Stettner fait partie de ces « *illustres inconnus* », ces auteurs dont on a croisé une image ou deux et dont on ne connaît pas vraiment l'œuvre complète, ni la personnalité. J'ai ainsi toujours aimé sa photo emblématique des deux gamins au béret, prise à Aubervilliers en 1947, et j'avais acheté, dès sa sortie en 1998, le *Photo Poche* n° 76 qui lui était dédié. Mais je me suis arrêté là... Plusieurs fois j'ai failli le rencontrer, pour une exposition, une interview ou juste en accompagnant un ami qui allait le voir. Je déplore aujourd'hui ces rendez-vous manqués, j'aurais dû prendre le temps d'aller du côté de Saint-Ouen discuter avec ce personnage unique. Mais je n'écris pas ce texte pour raconter mes regrets, je le fais pour rappeler certaines idées photographiques qui furent énoncées et écrites par Louis Stettner, et qui restent, je crois, d'une brûlante actualité.

C'est à l'occasion de sa récente et brève rétrospective au Centre Pompidou, l'été dernier, que j'ai découvert les textes de Louis Stettner. Le catalogue édité pour l'occasion, joliment titré *Ici ailleurs*, est un bel album d'images et un recueil de ses textes sur la photographie. Merci donc à Clément Chéroux et à Julie Jones d'avoir conçu ce livre et cette exposition du vivant de Louis Stettner, à quelques mois près... Le livre débute par une interview récente, pleine de vigueur, et se conclut par la publication de chroniques écrites par Stettner dans les années 1970 pour le magazine *Camera*. Profondément photographe, Stettner était aussi un homme de lettres, auteur de romans, de pièces de théâtre et de poèmes. Mais surtout, il était un homme de conviction, ouvertement marxiste, qui ne mâchait pas ses mots contre les institutions et contre ceux qui, il y a cinquante ans déjà, faisaient la pluie et le beau temps au pays de la culture officielle. À l'évidence, avec ses prises de position, Stettner s'est coupé du monde des galeries, des musées et des récompenses formatées qui font les renommées. Dans ses écrits, on le voit ainsi

attaquer frontalement le « pape » de la photographie américaine des années 1950-1970, Edward Steichen, au moment même où celui-ci dirigeait le MoMA. Ni aigre ni dépit dans ses écrits, mais un constat sans appel: avec ses grandes expositions collectives, notamment *The Family of Man*, Steichen a donné le premier rôle à l'institution, niant l'originalité et la singularité de chaque auteur. Une exposition qui « *dégouline de bons sentiments* », selon les propres mots de Stettner, qui ajoute: « *Rencontrer l'art dans une institution est rarissime. Les institutions recherchent quelque chose de superficiel, de distrayant. Aujourd'hui la photographie est enseignée à l'université, on met en scène, on fait du clinquant. C'est devenu un spectacle. Du divertissement. Et on a rempli les musées avec ces trucs complètement insignifiants. Presque comme si le succès de la photographie avait provoqué sa ruine.* »

Dans *Ici ailleurs*, j'ai aussi découvert ses textes sur Brassai, Lisette Model ou Weegee, et son talent de polémiste pour rappeler que la photographie de rue est aussi une révolte contre l'ordre établi. Un vrai régal! Bien sûr, il ne s'agit pas d'être d'accord avec tout ce que dit Stettner. Je tique ainsi un peu quand il écorne l'aura d'un de mes maîtres, l'Américain Lee Friedlander. Mais comme il le fait avec talent et de vrais arguments, j'accepte son point de vue! Il est si rare de voir un artiste livrer le fond de sa pensée, sans calcul, ni diplomatie. Face à cette véhémence critique, on pourrait penser que les photos de Stettner sont de véritables manifestes politiques, manichéens



À LIRE

Ici ailleurs, de Louis Stettner,
éd. Xavier Barral,
39 €, 160 pages.

et polémiques. Or c'est tout le contraire! Je n'y vois que poésie, tendresse, et une certaine mélancolie urbaine qui me touche particulièrement. J'ai alors repensé à un autre grand bonhomme de la photographie du XX^e siècle, Willy Ronis, décédé en 2009. Une récente vente aux enchères vient de le remettre au cœur d'une actualité marchande, bien loin de son univers et de ses valeurs... J'ai eu la chance de bien connaître Willy et d'échanger souvent avec lui. Comme

Stettner, Ronis s'était construit intellectuellement autour d'un engagement artistique et politique, entre Jean-Sébastien Bach et le Parti communiste. Lui aussi a conçu une œuvre d'une rare subtilité et d'une profonde poésie, où seuls ceux qui ont les clés peuvent y décerner les traces de son idéologie. Chez Stettner comme chez Ronis, c'est d'abord de morale dont il s'agit, d'une idée de la justice et de la fraternité. Tous deux croyaient en une photographie autonome, émancipée des clichés, des slogans et des images de propagande. Loin des lieux de pouvoir et d'argent qui vont, pourtant, bien sûr, les récupérer. Destin classique... Leurs œuvres parallèles nous rappellent que les photographes engagés ne sont pas forcément ceux qui crient le plus fort ou qui affirment leur pseudo-radicalité dans chaque image ou chaque colloque. C'est la poésie qui compte – Willy Ronis comme Louis Stettner l'ont démontré. Affaire de génération, diront certains. Je ne le crois pas. Il faut juste, comme l'écrivait Stettner à la fin de sa lettre ouverte à Steichen en 1971, se méfier des institutions et « *rendre la photographie aux photographes* ». ●